

Constantin SALAVASTRU *

Stratégies d'efficacité utilisées dans les débats présidentiels télévisés

Strategies of effectiveness used during televised debates

Abstract: The present study analyses, starting from an integrative model of speech performance, some tools which Romanian presidential candidates used during two presidential campaigns: November 2009 and November 2014. The reading grid of the televised debates which we have in mind starts from the observation that the rational dimension, the ideational dimension and the expressive dimension of a televised appearance of the candidates contributes – each in turn and by their harmonious cooperation – to the success of the candidate during the debate and, obviously, to the effect of his ideas on the wider public. There are revealed the rational means (arguments, techniques, procedures), the substantive means (thorough or atypical ideas), expressive means (figures, constructs) which can make the candidates' speeches a success.

Keywords: argument, sophism, hostility, argumentation technique, gesture, televisual.

1. Préliminaires : débats présidentiels et télévision

L'apparition de la télévision – c'est connu – a constitué un événement majeur qui a marqué d'une façon cruciale la vie, la civilisation et la culture communicationnelle au XX^e siècle. Un inventaire des découvertes qui ont influencé fondamentalement ce siècle placera la télévision, certes, sinon au premier rang, en tout cas parmi les premiers. La télévision a effacé presque totalement les difficultés d'information déterminées par les différences temporelles et spatiales et a rendu connus pour tous les événements significatifs du monde.

L'impératif de l'information rapide et efficace a associé la télévision à la voie la plus cherchée par ceux qui veulent se faire connaître et être (re)connus par la communauté. Les hommes politiques font partie de cette catégorie. C'est la raison pour laquelle les *débats présidentiels* occupent un espace bien visible sur les grandes chaînes de télévision de nos jours. Du premier débat présidentiel télévisé (le débat Kennedy-Nixon, décembre

* Professor, PhD, Department of Communication Sciences and Public Relations, "Alexandru Ioan Cuza University" of Iasi, Romania; e-mail: csalav@uaic.ro

1960), ce format qui porte un nom spécial (Douglas-Walton) s'est continuellement perfectionné. Certains de ces débats ont bénéficié des numéros spéciaux des revues (Barbet et Mayaffre 2009) ou même des livres entiers (Kerbrat-Orecchioni 2017).

Les débats présidentiels ont une *audience impressionnante*. Pour la télévision, ce fait est décisif. Le tableau ci-dessous donne une image du rapport débat-audience :

Débat présidentiel	Date	Audience (mill.)
ÉTATS-UNIS		
Kennedy-Nixon	26 septembre 1960	66,4
Carter-Ford	23 septembre 1976	69,7
Reagan-Carter	28 octobre 1980	80,6
Bush-Kerry	30 septembre 2004	62,4
Trump-Clinton	26 septembre 2016	81,4
FRANCE		
Giscard d'Estaing-Mitterrand	10 mai 1974	23,0
Chirac-Jospin	2 mai 1995	17-18
Royal-Sarkozy	2 mai 2007	20,1
Hollande-Sarkozy	2 mai 2012	17,8
Macron-Melenchon- Le Pen-Fillon-Hamon	20 mars 2017	10,0
ROUMANIE		
Basescu-Antonescu-Geoana	20 novembre 2009	4,1
Basescu-Geoana	3 décembre 2009	5,0
Ponta-Johannis	11 novembre 2014	3,5

Les débats présidentiels télévisés sont des *confrontations entre les candidats* qui veulent accéder aux plus hauts postes de pouvoir dans l'État. Ces candidats ne sont pas, dans la plupart des cas, des inconnus. Ils sont des personnalités de la vie politique (pas de manière exclusive), bien connus par les citoyens, qui bénéficient d'un certain charisme et, évidemment, qui possèdent de certaines habiletés de communication, formées et développées au long de leur carrière au service public. Les combattants de ces confrontations vont utiliser toutes leurs ressources d'influence pour gagner la « bataille discursive » devant un public intéressé. Notre démarche vise à dévoiler ces ressources dans leur action, dans leur coopération réciproque, dans leur distorsion à partir d'un cas particulier : deux campagnes présidentielles déroulées en Roumanie (novembre 2009 et novembre 2014).

Le *support discursif* de notre approche est soutenu par *cinq transcriptions des débats présidentiels télévisés* organisés pendant ces campagnes présidentielles. Il

s'agit de trois débats organisés durant la campagne présidentielle du novembre 2009 et de deux débats en novembre 2014 :

Débat	Location	Date	Chaîne TV
Campagne présidentielle 2009			
<i>Traian Basescu</i> , président en fonction ; <i>Crin Antonescu</i> , président du Parti National Libéral	Cluj	14 novembre	Pro TV Realitatea TV Antena 3 Acasa TV
<i>Traian Basescu</i> <i>Crin Antonescu</i> <i>Mircea Geoana</i> , président du Parti Social-Démocrate	Bucarest	20 novembre	Pro TV Realitatea TV Antena 3 TVR National TV
<i>Traian Basescu</i> <i>Mircea Geoana</i>	Bucarest	3 décembre	Realitatea TV TVR 1 Antena 3
Campagne présidentielle 2014			
<i>Victor Ponta</i> , premier-ministre en fonction, président du Parti Social-Démocrate <i>Klaus Johannis</i> , maire de Sibiu, président du Parti National Libéral	Bucarest	11 novembre	Realitatea TV
<i>Victor Ponta</i> <i>Klaus Johannis</i>	Bucarest	12 novembre	B1 TV

2. Un modèle intégratif de la performance discursive

On dévoile ces ressources d'action discursive des candidats à l'aide d'une *grille de lecture propre*. Cette dernière vise à rapporter les interventions discursives d'un candidat ou de l'autre à un *modèle de succès* du discours oratoire pour déterminer les composantes de ce modèle retrouvées dans le discours du candidat, les composantes absentes et les conséquences de ces absences.

Nous avons proposé, à l'occasion de l'analyse du discours oratoire (Salavastru 1996), un *modèle intégratif de la performance discursive*. Ce modèle se propose d'expliquer la performance d'un discours par rapport à ses composantes et à leur *coopération positive* : la *composante rationnelle* (un discours peut être efficace s'il s'appuie sur un fondement de rationalité en vertu duquel il peut être compris), la *composante idéatique* (un discours peut être efficace s'il véhicule devant son auditoire des idées intéressantes, des idées attractives, des idées qui touchent l'âme des individus), la *composante expressive* (un discours peut être efficace si ses idées sont présentées dans un langage éclatant

et captivant). À notre avis, l'action harmonieuse de ces composantes peut constituer la *condition nécessaire* du succès discursif de l'orateur. Écoutons Cicéron :

Mais chez l'orateur, la finesse du dialecticien, les pensées du philosophe, presque les expressions du poète, la mémoire du jurisconsulte, l'organe du tragédien et, peu s'en faut, le geste de plus consommé des acteurs, c'est tout cela qu'on veut trouver à la fois. (Cicéron, *De l'Orateur*, I, XXVIII, 128 ; dans : Cicéron 1938, 48).

On déduit rapidement de ce petit fragment l'impératif de la compétence encyclopédique de l'orateur qui est censé satisfaire toutes les trois composantes du modèle de la performance discursive : la *compétence cognitive* (pour satisfaire la dimension idéatique), la *compétence dialectique* (pour satisfaire les exigences de la dimension rationnelle), la *compétence discursive* (pour satisfaire les exigences de la dimension expressive) (Salavastru 2013, 41-50).

Les discours politiques s'efforcent de satisfaire tous les intentions discursives : convaincre, persuader, séduire. En ce sens, les hommes politiques vont essayer à influencer leur auditoire sur toutes les trois dimensions qui peuvent accomplir ces intentions : rationalité, problématique, expressivité. Nulle part dans les autres domaines de la manifestation du discours ne sont sollicités les éléments conjugués de la rationalité, de la problématique et de l'expressivité à un tel point que dans les confrontations politiques. Les débats présidentiels représentent le sommet de cette « bataille discursive » où aucune ressource n'est éludée si elle peut venir avec un petit profit, un petit bénéfice à la victoire finale.

3. La force des arguments et l'utilité des techniques

Quels sont les arguments utilisés par les candidats ? Voyons la séquence discursive ci-dessous qui représente la réponse du candidat Traian Basescu à la question du modérateur « Comment voyez-vous la dépolitisation de l'administration de l'État ? » :

Je veux rappeler que j'ai fait une critique publique au moment où le gouvernement a engagé une ordonnance d'urgence qui a permis la politisation de l'appareil de l'État. [...]. La loi proposée par Emil Boc, la loi de l'Éducation Nationale, prévoit expressément que les proviseurs ne peuvent pas être membres d'un parti politique. Malheureusement, M. Antonescu, vous soutenez qu'il est bien qu'ils en soient. Et, malheureusement, votre parti a attaqué à la Cour Constitutionnelle cette loi qui vise la dépolitisation des écoles. (le débat Basescu-Antonescu, le 14 novembre 2009)¹

La séquence est proposée en guise d'argumentation de la thèse :

(t) : Moi et mon parti (le Parti Démocrate) nous soutenons
la dépolitisation de l'administration de l'État.

Deux arguments soutiennent cette thèse :

- (a₁) : Le candidat a pris une position publique contre une ordonnance d'urgence qui visait même la politisation de l'appareil de l'État ;
- (a₂) : Le parti du candidat, par son président (Emil Boc, premier-ministre), a proposé une loi de l'Éducation Nationale qui interdisait aux proviseurs d'être membres d'un parti politique.

Les deux arguments présentés par le candidat Basescu sont forts et ils peuvent soutenir avec assez de crédibilité la thèse de l'argumentation. Pourquoi sont-ils forts ? Parce qu'ils sont concrétisés dans les *faits* qui peuvent être vérifiés par les opposants et, également, par le public. Une position publique est, en politique, un *fait important* qui atteste une attitude par rapport à un événement d'une certaine importance. L'adoption d'une loi est également un *fait avec un certain poids* qui est visible pour tous ceux intéressés. La valeur argumentative des faits est déterminée par leur nudité, par leur objectivité, par la possibilité d'un contrôle intersubjectif de leur degré de vérité. Les traits évoqués leur assurent une grande crédibilité. Ces aspects sont soulignés dans la définition des *arguments fondés sur les faits*. Par exemple, celle d'Oléron : « Par "faits" on entend toutes les données susceptibles d'être observées, qu'elles soient présentées directement ou par le biais de documents ou rapportées par des témoins » (Oléron 1983, 74).

Une *analyse logique de la relation de conditionnement* entre les deux arguments proposés et la thèse montre que les arguments constituent ensemble la *condition suffisante* pour soutenir la thèse et cette dernière constitue la *conséquence nécessaire* de l'action argumentative de ces arguments. Cela signifie que si les arguments sont donnés, alors la thèse est considérée nécessairement vraie. Nous sommes en présence d'une *technique argumentative déductive de soutenance* fondée sur une forme de raisonnement valide de type *ponendo-ponens* :

$$\begin{array}{l} (a_1 \& a_2) \rightarrow t \\ (a_1 \& a_2) \\ \hline t \end{array}$$

On découvre facilement que les arguments et les techniques sont employés avec une seule finalité, celle de mettre en évidence une *idée d'une première importance* pour le public roumain : l'*idée de dépolitisation*. La force, l'impact et l'influence de cette idée sont, dans ce cas, *déterminés contextuellement*. Cette idée est, pour les démocraties bien consolidées, une banalité : elle fonctionne dans les limites des règlements et n'entraîne pas un intérêt spécial au public large. Au contraire, en Roumanie, un pays sorti d'un régime totalitaire où le politique dictait tous les postes de pouvoir, une telle idée a un impact significatif, parfois même décisif pour l'action argumentative. Le

candidat sait cette chose et il insiste sur une idée pareille. L'argumentation prend quelque chose d'important de la dignité de l'idée qu'elle véhicule. Une idée puissante incarne en elle-même une certaine énergie dynamisante qui est parfois capable d'inciter à l'action même les esprits qui se complaisent au confort agréable de leur état de bien !

Passons à une séquence dialogique du débat entre les candidats Victor Ponta et Klaus Johannis (le 11 novembre 2014) :

Modérateur : Monsieur le premier-ministre, est-il possible de multiplier les sections de vote pour les citoyens roumains de l'étranger ?

V.P. : Si les choses vont s'organiser d'une façon adéquate à l'étranger, alors tous les roumains vont pouvoir voter.

M. : Vue votre qualité de premier-ministre, si vous dites que vous êtes intéressé par les roumains de l'étranger, pourquoi ne donnez-vous une ordonnance d'urgence qui pourrait résoudre la situation du vote à l'étranger ?

V.P. : Conformément aux deux décisions dont nous devons impérativement tenir compte, l'une de la Commission de Venise et l'autre de notre Cour Constitutionnelle, toute modification de la législation électorale entre les deux tours de scrutin c'est un motif d'annuler les élections. Or, le gouvernement et le Bureau Électoral Central ont le droit de prendre toutes les décisions pour un déroulement correct et normal du processus électoral.

Nous visons, à cette séquence, l'argumentation du candidat. Sa thèse est :

(t) : Le gouvernement ne peut pas donner une ordonnance d'urgence entre les deux tours de scrutin pour compléter les sections de vote.

La thèse est soutenue à l'aide des deux arguments :

(a₁) : La Commission de Venise interdit de légiférer sur les élections entre les deux tours de scrutin ;

(a₂) : La Cour Constitutionnelle de la Roumanie a donné une décision qui interdit de légiférer dans la campagne électorale.

L'analyse logique de la relation de conditionnement entre les arguments et la thèse indique un *conditionnement suffisant-nécessaire* entre ces deux composantes de l'argumentation. Cette argumentation s'appuie sur le raisonnement suivant :

(p₁) : Tous les actes du gouvernement en matière électorale doivent respecter les décisions de la Commission de Venise et de la Cour Constitutionnelle ;

(p₂) : Les décisions de la Commission de Venise et de la Cour Constitutionnelle ne permettent pas au gouvernement à légiférer entre les deux tours de la campagne électorale ;

(c) : Le gouvernement ne peut pas donner une ordonnance d'urgence entre les deux tours pour compléter les sections de vote à l'étranger.

Cette structure indique un *raisonnement de type syllogistique* (un syllogisme valide de la quatrième figure, le mode *Camenes*). Nous sommes devant une *technique déductive syllogistique de réfutation*. Elle montre la *fausseté de la thèse* (si une thèse est déclarée fausse, cela signifie que celui qui la fait réfute la thèse comme vraie : *Il est faux* que « Le gouvernement peut donner une ordonnance d'urgence entre les deux tours de scrutin »).

Cette séquence argumentative utilise des *arguments fondés sur l'autorité*. Il s'agit, dans ce cas, de *l'autorité de la loi*. À notre séquence, l'autorité des décisions de ces deux institutions (la Commission de Venise et la Cour Constitutionnelle) est en dehors de toute discussion. De ce point de vue, l'argumentation a une cohérence sans fissure. La force de convaincre de *l'argument d'autorité fondé sur la loi* vient du fait que la loi (la norme, le règlement) constitue le *fondement de l'existence, de la stabilité et du dynamisme* d'une société. En dehors du respect de la loi, une société ne peut exister et tout le monde le sait.

Pour Breton, argumenter sur le fondement de l'autorité signifie « mobiliser une autorité » pour déterminer l'auditoire qui la reconnaît comme telle d'adhérer à une idée (Breton 2008, 67). Govier (1985, 83-85) fait une distinction entre *l'autorité directe* (*direct authority*) et *l'autorité déléguée* (*vicarious authority*). Chacune a des porteurs différents : l'autorité directe a en vue l'invocation de l'interlocuteur même comme expert tandis que l'autorité déléguée invoque un tiers (habituellement une personnalité) pour argumenter une thèse.

Cette séquence argumentative valorise, au bénéfice du candidat, les ressources d'influence d'une idée-force : les *droits de l'homme*. Le droit de vote c'est un droit fondamental pour lequel l'homme a fait des sacrifices au long de l'histoire. Éluder un tel droit c'est un sacrilège. La séquence ci-dessus montre que le modérateur insiste sur *cette idée sensible* pour le public, tandis que le candidat la traite avec toute l'attention pour ne pas la déranger en insistant sur les questions qui sont au-dessus de sa volonté et de son pouvoir d'action (les décisions des institutions évoquées).

L'argument d'autorité est *largement employé dans ces débats présidentiels* par tous les candidats. Les autorités invoquées sont, à leur tour, très diverses. Voilà ci-dessous quelques illustrations. Le candidat Basescu (le débat du 20 novembre 2009) : « dans mon mandat de Président, j'ai fait une priorité de la justice » (invocation d'une valeur sociale), « j'ai baptisé un tzigane, un musulman, ils sont devenus chrétiens » (envoi à une valeur religieuse). Le candidat Johannis (le débat du 11 décembre 2014) : « Vous avez supprimé le droit de vote pour les citoyens roumains de l'étranger » (l'autorité de la valeur), « les spécialistes ont évalué l'évasion fiscale dans le domaine de la taxe sur la valeur ajoutée à 75% » (l'autorité des experts). Le candidat Ponta (le débat du 12 décembre 2014) : « Il y a une décision de la Cour Constitutionnelle qui prévoit que les parlementaires et les ministres ont l'immunité seulement pour leurs déclarations politiques » (autorité de la loi). Le candidat

Antonescu (le débat du 20 novembre 2009) : « Je viens avec un vrai modèle de politicien, le maire de Sibiu, M. Klaus Johannis » (évocation de l'autorité de la personne). Le candidat Geoana (le débat du 20 novembre 2009) : « Nous sommes les derniers dans la lutte contre la corruption selon *Transparency International* » (l'autorité des experts reconnus).

Une troisième séquence discursive vise le candidat Geoana. À la question du modérateur : « Pourquoi ne voterez-vous pas M. Basescu, votre contre-candidat, Président de la Roumanie ? », M. Geoana répond (le débat du 3 décembre 2009) :

Parce qu'il a été une source permanente de scandale et de scission dans la société roumaine. Parce qu'il a promis que le peuple vivra bien (son slogan de la première campagne: "Vivez bien !") et notre économie est un désastre. Parce qu'il a promis une éradication de la corruption et à nos jours seulement la corruption « vit bien » en Roumanie ! Parce qu'il a trahit continuellement ses amis politiques. Parce qu'il n'est pas conséquent à ce qu'il dise, parce qu'il ne s'est pas élevé au-dessus des intérêts propres et de parti, parce qu'il, pendant ces 5 ans de mandat, n'a pas respecté ses adversaires politiques [...].

La thèse de cette séquence est :

- (t) : Tous les faits et tous les actions du candidat Basescu sont incompatibles avec la dignité de Président de la Roumanie.

Les arguments qui soutiennent cette thèse sont :

- (a₁) : Basescu est une source permanente de conflit, de scandale et de scission en société ;
- (a₂) : Il a promis une vie prospère pour les citoyens mais l'économie ne peut pas soutenir cette promesse ;
- (a₃) : Basescu a promis l'éradication de la corruption en Roumanie mais cette dernière est la seule qui prospère ;
- (a₄) : Cette personne a trahit ses amis politiques, autrefois alliés ;
- (a₅) : Basescu est un individu qui n'est pas conséquent à ce qu'il dise dans la vie politique ;
- (a₆) : Basescu n'a pas pu passer, dans ses décisions politiques, au-delà des intérêts personnels et de parti ;
- (a₇) : Pendant les 5 ans de mandat, Basescu n'a pas respecté ses adversaires politiques ;
- (a₈) : Les faits (a₁–a₇) sont incompatibles avec la dignité de Président de la Roumanie.

Cette argumentation a pour raison une série d'*arguments fondés sur les exemples*. Le candidat fournit une *énumération de quelques faits et de quelques actions importantes* du président Basescu qui incarnent, à son opinion, l'idée d'incompatibilité avec le poste de Président de la Roumanie. Pour le candidat Geoana, ce sont

les exemples les plus puissants qui soutiennent cette incompatibilité. Ils visent des domaines divers des compétences présidentielles : le président doit être un facteur de cohésion de la société (conformément à (a₁) il ne l'est pas), il doit contribuer à une vie prospère pour le peuple (a₂ nous dit que Basescu ne l'a pas fait), le président doit assurer les conditions pour l'éradication de la corruption (a₃ dit le contraire) et ainsi de suite. Des valeurs éthiques, des valeurs sociales, des valeurs communautaires qui doivent accompagner l'activité d'un président de pays sont éludées par le président Basescu.

Ces arguments fondés sur les exemples sont unifiés du point de vue argumentatif d'une façon efficace par l'intermédiaire d'une *technique inductive incomplète de soutenance* : le candidat présente une série de faits comme exemples concluants et, sur cette base, il fait une extrapolation généralisante : « Tous les faits et toutes les actions du candidat Basescu sont incompatibles avec la dignité de président de la Roumanie ». C'est la raison pour laquelle M. Geoana ne voterait pas le candidat Basescu.

L'argumentation par l'intermédiaire d'une technique inductive fondée sur les exemples est productive et efficace dans le contexte des débats présidentiels déroulés devant un public parce que les *exemples évoqués sont bien connus par l'auditoire*. Comme règle générale dans l'art oratoire, l'orateur ne doit pas employer des exemples inconnus à son auditoire parce qu'ils restent sans conséquences favorables. Or, les exemples de notre séquence sont bien connus par le public roumain : tout le monde connaît les excentricités et les exagérations du président Basescu ! D'autre part, les *exemples bien connus par le public peuvent être réfutés avec difficulté* par l'opposant : lorsque tout le monde sait qu'ils sont vrais, il est difficile de soutenir le contraire ! C'est le motif pour lequel la réplique du candidat Basescu à ces arguments fondés sur les exemples est assez pâle et non convaincante.

L'argumentation ci-dessus véhicule *quelques idées d'une intensité forte* qui sont incorporés dans les exemples administrés : l'*idée de justice* (la corruption doit être éradiquée), l'*idée de loyauté* (la trahison des amis est un péché), l'*idée de prospérité* (une vie prospère pour le peuple est le devoir de tout président), l'*idée de servir l'intérêt général* (les intérêts propres et de parti doivent être en dehors des priorités d'un président), l'*idée de respect réciproque* (une règle de base de la vie politique c'est celle de respecter les opposants). Reconnaissons que, en dehors du contexte social et culturel, l'auditoire reste sensible à ces idées qui sont les porteuses de quelques valeurs sacrées d'une société démocratique.

On remarque la *diversité des types d'arguments utilisés et des techniques employées* comme *stratégie intentionnelle* des candidats, assumée d'une façon consciente pour assurer leur victoire contre les opposants.

4. La trahison de la vérité : les sophismes

Les candidats utilisent-ils seulement des arguments réels et des techniques valides comme dans nos illustrations ci-dessus ? Le bon sens nous conseille à être prudents. Ils veulent gagner à tout prix. Dans la plupart des cas, gagner à tout prix c'est gagner à tout moyen. Dans ces conditions, on ouvre la voie de l'utilisation dans les confrontations politiques notamment, des *arguments apparents*, des *arguments faux*, des *techniques non valides*. Cette possibilité de tromper le récepteur a pour fondement une *certaine similitude* entre ce qui est correct et ce qui ne l'est pas dans nos raisonnements. La présence des sophismes dans les confrontations politiques est souvent remarquée :

L'analyse des trois débats entre George Bush, Bill Clinton et Ross Perot démontre tout d'abord que les *fallacies*, ou erreurs de raisonnement, sont utilisées en très grand nombre dans le discours politique. En 1998, s'interrogeant sur la fréquence des *fallacies* dans les débats politiques, Jason procédait à l'analyse des débats de 1960, entre John Kennedy et Richard Nixon, et de 1984, entre Ronald Reagan et Walter Mondale ; il identifiait alors pour chacun entre 40 et 50 *fallacies*. (Gingras 1995, 190)

Nous avons proposé une systématisation des sophismes (Salavastru 2011, 233-269) fondée sur deux critères : (a) le *domaine* où se glisse une erreur d'argumentation et (b) le *canal* par l'intermédiaire duquel est propagée cette erreur². La combinaison de ces deux critères a pour résultat le tableau ci-dessous :

Domaine (→)		
Canal (↓)	Les arguments	Les techniques
La pensée	S ₁	S ₃
Le langage	S ₂	S ₄

Chacune de ces classes d'erreurs contient des illustrations différentes, quelques-unes connues comme des sophismes classiques, les autres identifiées par les recherches plus récentes.

On propose une seule illustration pour chaque classe à part. Soit la séquence discursive (le débat du 14 novembre 2009) :

Traian Basescu: M. Antonescu, vous êtes en erreur en ce qui concerne mon attitude par rapport aux femmes. Un homme qui a trois femmes dans sa famille (une épouse et deux filles), un homme qui n'a pas laissé son épouse seule dans les situations difficiles pour ne pas arriver aux conséquences dramatiques, ne peut être traité, de ce point de vue, d'une telle façon. Pour moi la femme – toute femme – est plus importante que pour vous...

Crin Antonescu : Comment ? Est-ce que vous êtes confus ? Je n'ai pas voulu vous offenser, j'ai essayé vous rappeler que vous avez promu en politique un modèle de femme qui a provoqué des suspicions.

Le candidat Basescu voudrait détruire l'affirmation de l'opposant : « Vous avez promu en politique un modèle de femme qui a provoqué des suspicions ». Sa thèse est :

(t) : Il est faux que j'ai promu en politique un modèle de femme qui a provoqué des suspicions.

Cette thèse est soutenue à l'aide des arguments :

- (a₁) : Je suis un homme qui a trois femmes dans sa famille ;
- (a₂) : Je n'ai pas laissé mon épouse seule dans les situations difficiles.

Le premier c'est un *argument fondé sur les faits* (la situation de la famille Basescu c'est un fait qui peut être vérifié). Le second c'est un *argument fondé sur les valeurs* (la loyauté dans la famille est une valeur reconnue et appréciée). Un seul problème délicat intervient à ce point de l'argumentation : ces arguments visent des traits de la personne Basescu qui n'ont pas une importance spéciale dans la réfutation de l'accusation : il est possible à promouvoir un tel type de femme même si tu as en famille trois femmes et tu n'as pas laissé ton épouse seule dans les situations difficiles ! De plus, ce dernier argument c'est une insinuation dépourvue d'élégance par rapport à une situation délicate du candidat Antonescu : son épouse a décédé d'une maladie incurable à un âge encore jeune. Basescu semble à dire : « Ce qui vous dites est faux *parce que*, vous qui avez laissé votre épouse à mourir, vous n'avez pas l'autorité d'affirmer que j'ai promu un modèle de femme qui a provoqué des suspicions » !

C'est une *argumentation fallacieuse*. Le sophisme s'appelle *ad hominem* (faire appel aux questions personnelles pour justifier une thèse dans les conditions où ces questions n'ont aucun lien de conditionnement avec cette dernière). C'est un *sophisme d'argument qui est véhiculé par l'intermédiaire de la pensée* (la classe S₁ de notre tableau). Nolt croit que le fonctionnement de ce sophisme assume une prémisses implicite qui suppose beaucoup de difficultés du point de vue de sa vérité : « Toute personne avec des qualités négatives comme celles évoquées fait, d'habitude, des affirmations fausses » (1983, 251). Gilles Gauthier pense que l'action du sophisme *ad hominem* est une illustration de l'« argumentation périphérique » : les hommes politiques qui épuisent leurs arguments réels recourent souvent à invoquer des traits personnels pour soutenir leurs points de vue (Gauthier 1995, 167-185). Nous avons montré l'amplitude des utilisations de ce type de sophisme dans l'argumentation quotidienne (Salavastru 2015, 26-45). On souligne que toutes les situations d'argumentation où les arguments visent les traits d'une personne ne sont pas des sophismes *ad hominem* mais seulement celles où ces traits n'ont pas une relevance pour la thèse (Kahane 1976, 26 ; Tindale 1999, 158-159 ; Brinton 1995, 213-214).

Voyons une deuxième séquence discursive de ces débats présidentiels (le débat du 12 décembre 2014) :

Klaus Johannis : La Roumanie de M. Ponta est la Roumanie qui va adopter rapidement la loi de l'amnistie et d'exonération de punition : ses collègues de parti [...] vont éviter la punition pour leurs faits pénaux.

Victor Ponta : Vous avez la liste de Mme Macovei, ancien ministre de la justice. M Hrebenciuc a annoncé sa démission, par exemple. Mais, M. Johannis, vous avez dans votre parti des collègues avec des problèmes pénaux ! Sollicitez-vous leur démission ?

Klaus Johannis : M. Ponta, je vous invite à faire un travail d'hommes : voulez-vous à convoquer demain le Parlement pour réfuter la loi de l'amnistie ? Êtes-vous d'accord ?

Victor Ponta : Où avez-vous appris à éviter de répondre à une question posée ?

M. Johannis insinue que le parti de M. Ponta veut donner une loi de l'amnistie pour sauver quelques membres ayant des problèmes pénaux. La question de M. Ponta vise l'attitude de M. Johannis par rapport à ses collègues de parti qui ont, eux-mêmes, de tels problèmes. Quelle est la réponse de M. Johannis à cette question ponctuelle et directe ? Une affirmation qui n'a aucun lien avec la question : convoquer le Parlement pour réfuter la loi de l'amnistie ! Cette réponse élude totalement la question en discussion. C'est un sophisme qui s'appelle *ignoratio elenchi* (ignorer la question). Un sophisme qui *vis* l'argument et qui *s'insinue par l'intermédiaire du langage* (la classe S_2 de notre systématisation). Ce sophisme est, dans les confrontations politiques, une situation courante : chaque politicien, dans une circonstance délicate, parle de toute autre chose que le sujet en question !

Recourons à un nouveau fragment (le débat du 20 novembre 2009) :

Mircea Geoana : Nous avons, à ce moment, la plus réduite durée de vie de toute l'Europe. L'infrastructure est pratiquement non existante. Et encore, elle n'est pas du tout soutenue par le gouvernement.

L'argumentation vise spécialement le candidat Basescu, le Président en fonction, dont le parti a formé le gouvernement pendant toute durée de son mandat présidentiel. L'argumentation a la structure suivante:

La cause de ces désastres de la Roumanie
est le Président Basescu.



(parce que)

Après son mandat de Président on constate que la
Roumanie a la plus réduite durée de vie de toute l'Europe
et son infrastructure est pratiquement non existante.

Le raisonnement qui soutient une telle argumentation est : si ces conséquences néfastes sont identifiées après le mandat du Président Basescu,

alors ce dernier est la cause. C'est un sophisme de type *post hoc ergo propter hoc* (après cela, donc à cause de cela). Une pratique habituelle dans les disputes politiques de mettre tous les faits mauvais, quelque soit leur cause, à la charge du gouvernement ou du Président en fonction ! Un *sophisme qui vise une technique d'argumentation* (la relation cause-effet) et qui est propagé par *l'intermédiaire de la pensée* (la classe S_3 de notre tableau).

Le sophisme *post hoc ergo propter hoc* est lié à l'utilisation de *l'argument causal*. Son apparition est déterminée par une *confusion regrettable entre la relation de succession et la relation de causalité*: ce qui est une simple succession est pris pour une causalité. Blackburn considère que, dans une argumentation fondée sur la relation cause-effet, si « e lien causal est problématique, on a affaire au sophisme du lien causal douteux » (Blackburn 1994, 249). L'une de ces situations problématiques c'est la confusion entre la relation causale et celle de succession. Il est vrai que, plusieurs fois, la relation de succession couvre une vraie relation de causalité. Dans ces cas, l'argumentation est correcte. Mais, dans le tumulte des confrontations politiques, qui a le temps et la patience de vérifier ? D'où la possibilité de ces erreurs. Pour Bouquiaux et Leclercq, l'origine de cette erreur est placée dans la confusion entre « *précéder* et *causer* » (2009, 120) à partir de la vérité qu'il y a une distance temporelle entre deux phénomènes, liés par une relation causale (d'habitude la cause précède l'effet). Eemeren et Grootendorst expliquent en détails les causes de ce type d'erreurs d'argumentation :

Pour que l'on puisse parler d'une relation cause-effet entre les deux événements, il est nécessaire que l'un d'eux (la "cause") précède l'autre ("l'effet"). Bien sûr, cela ne suffit pas en soi : leur succession chronologique peut aussi bien résulter d'une pure coïncidence ; il pourrait aussi y avoir un troisième facteur à l'œuvre, à l'origine d'abord du premier événement, puis le second. (Eemeren et Grootendorst 1996, 185).

Enfin, les deux chercheurs qui ont passé toute leur vie en analysant des sophismes identifient « sept types de paralogismes *post hoc* » en insistant sur leur présence quasi universelle :

L'expérience commune fait apparaître que le paralogisme *post hoc* est l'une des infractions les plus répandues et les plus insidieuses dans l'argumentation de tous les jours : il suffit de penser à la pagaille conceptuelle accompagnant des réalités matérielles brutales comme les causes de l'inflation ou celles de cancer. (Woods et Walton 1992, 189).

Par conséquent, il n'est pas une grande surprise que les discours politiques contiennent pleinement ce type d'erreur d'argumentation.

Enfin, la dernière illustration sur les textes des débats présidentiels que nous analysons (le débat du 11 décembre 2014) :

Klaus Johannis (en s'adressant à M. Ponta) : Vous êtes parti, avec les ressources financières de votre parti, pour inspecter nos consulats à l'étranger. Excellent ! Mais, sans aucun résultat parce que vous avez organisé d'une façon désastreuse les élections. Vous m'expliquez en beaucoup de paroles ce que vous avez fait et ce que dit la loi en ce sens. Le roumain qui est parti à l'étranger pour travailler n'est pas convaincu par vos paroles. Je sais que cette chose n'est pas prioritaire pour vous, mais il est très bien de la savoir ! Il y a des gens qui font de grands sacrifices pour voter et ils ne peuvent la faire à cause de votre organisation déficitaire. Comme premier-ministre, vous étiez le premier responsable pour ces élections. Vous ne les avez pas bien organisées. Les faits vous contredisent. Les milliers des roumains qui n'ont pas pu voter vous contredisent.

Victor Ponta : Vous avez raison en proportion de 50% ! Aucun de nous, n'a convaincu les roumains de l'étranger à voter. Il y a 3 millions roumains à l'étranger et ont voté 160.000.

Ce qui nous intéresse ici d'une façon particulière c'est la réplique du candidat Ponta à l'accusation du candidat Johannis. Quelle est l'accusation ? Le fait que, dans sa qualité de premier-ministre, il n'a pas adéquatement organisé les sections de vote pour que tous les roumains de l'étranger puissent voter. Quelle est l'essence de la réplique du candidat Ponta ? Le fait qu'aucun de ces deux candidats n'a réussi à convaincre les roumains de l'étranger de se présenter au vote. Mais, eh bien, le problème en discussion est différent : l'organisation des élections ! Une petite ironie (« vous avez raison en proportion de 50% ») ajoute l'élément qui manque pour discréditer ces accusations.

Voilà la présence du *sophisme de la fausse représentation* ou de la *caricature* (*straw man* en anglais) : attribuer à l'opposant un point de vue qu'il n'a pas avancé ou à le dénaturer et à le discréditer parce que, grâce à cela, il peut plus facilement réfuter l'attaque ! C'est un *sophisme de technique* qui est véhiculé à l'aide du langage (la classe **S₄** de notre proposition d'ordre). Il ne s'agit pas d'éviter le thème (comme dans le cas d'*ignoratio elenchi*) mais d'une attribution gratuite d'un point de vue. Ce sophisme est également bien répandu dans les confrontations politiques. Sa diffusion facile est expliquée par les vues multiples et diverses qui sont avancées dans ces confrontations. Nolt attire l'attention qu'une telle erreur élude une exigence fondamentale de toute argumentation : la clarté (Nolt 1983, 282-283). Mais, il faut remarquer que c'est justement le fondement de la tromperie manipulatrice en politique qui est de mise !

Les *sophismes n'ont pas une bonne réputation*. Ils sont considérés le mal suprême qui doit être éludé à tout prix par la pensée dans ses extériorisations. À cette image déplorable ont contribué sans doute les critiques de Platon et d'Aristote à l'adresse des sophistes et de leurs raisonnements. Et pourtant, les chercheurs attentifs ont reconsidéré le rôle des sophistes et ont remarqué

leur contribution au développement de la dialectique (l'art de la controverse), de la connaissance et de l'éducation de jeunes citoyens en Grèce (Romilly 1988). L'ironie du destin, Platon et Aristote sont, eux-mêmes, le produit de l'activité dialectique et éducationnelle des sophistes ! De notre côté, nous voulons souligner que, au-delà de leurs conséquences manipulatoires, les sophismes sont un pari d'un orateur habile : utiliser adéquatement et avec profit discursif les sophismes c'est maîtriser avec profondeur les subtilités de la pensée et de la langue. C'est une *virtuosité dialectique* qui n'est pas à la portée de tous ! Utiliser avec habileté cet *art d'avoir toujours raison* (Schopenhauer) constitue, dans la main des hommes politiques notamment, un moyen puissant d'influence, surtout devant les foules.

5. La séduction des ornements stylistiques

Les débats présidentiels ne sont pas de discours magistraux et flamboyants où les expressions éclatantes choquent et enchantent les récepteurs en produisant cette joie unique d'écouter qui existe peut-être seulement dans l'imagination de l'auditoire ! Et pourtant, ils ne peuvent pas éviter en totalité ce moyen d'impressionner le public. Utilisées avec mesure, les ressources expressives des débats politiques peuvent contribuer à la réalisation de leur but.

À partir d'une systématisation des figures rhétoriques proposée par Marc Bonhomme (1998), nous voulons faire un petit inventaire de celles qui sont utilisées d'une façon persuasive et séductrice par les participants. Une première figure facile à identifier c'est la *répétition*. Le rôle discursif de la répétition est celui d'*insister* sur une idée qui doit être remarquée : « Depuis 20 ans nous *réformons* la justice et l'éducation, nous *réformons* et puis à nouveau nous *réformons* » (Geoana, le 20 novembre 2009) ; « La *même* hypocrisie, la *même* modalité de croire que les roumains peuvent être trompés » (Ponta, le 12 novembre 2014) ; « Embaucher, embaucher, embaucher » (Geoana, le 3 décembre 2009). Dans la systématisation de Bonhomme, nous sommes en présence d'une *figure syntaxique* (qui prend naissance par une *organisation inédite des mots* dans une proposition) : le mot *réformer* est repris en trois situations pour suggérer l'idée que, malgré les bonnes intentions déclarées, les deux domaines restent encore non réformés ! Également, le mot *même* veut indiquer au récepteur la fixation du contre-candidat dans une situation délicate. Enfin, le syntagme *embaucher* veut indiquer la question la plus importante pour un homme politique qui veut être le Président de la Roumanie. Dans la même catégorie des figures syntaxiques s'inscrit la *gradation*. En voilà un exemple : « Un roumain de l'étranger m'a annoncé qu'il y a environ 1000 personnes au consulat pour voter. Puis, il m'a contacté de nouveau pour m'informer que leur nombre est 1500. Le même soir, à 21h il m'a contacté

encore une fois pour m'annoncer qu'il n'a pas pu voter parce que le consulat s'est fermé à 21h » (Johannis, le 11 novembre 2014). L'*effet d'amplification* de la gradation rend visible pour le récepteur cette accumulation progressive des injustices presque insupportable.

On identifie également les *figures sémantiques* (qui sont créées par les *modifications du sens d'un mot* ou d'une expression ; les *tropes*). Donnons quelques exemples : « Le dernier livre que j'ai lu fût Cartarescu » (exprimer un ouvrage par son auteur) (Basescu, le 14 novembre 2009) ; « Permettez-moi de vous lire de Saint Jean Bouche d'Or »³ (Geoana, le 20 novembre 2009) ; « Nous assistons à la fin du régime Basescu » (exprimer tout un appareil d'État par son représentant) (Ponta, le 12 novembre 2014). On reconnaît dans ces illustrations la présence de la *métonymie* (il est plus suggestif de représenter quelque chose de moins connu (un livre, un appareil bureaucratique) à l'aide de quelque chose qui est connu par tout le public). D'autres exemples : « Il est bien de rappeler que ce n'est pas le nombre qui va résoudre la réforme de la vie politique roumaine mais le problème de la qualité » ; « Nous connaissons très bien la lamentation socialiste, les larmes versées à cause de la pitié pour les pauvres, tandis qu'eux, lorsqu'ils ont gouverné, sont devenus les plus riches. Les pauvres, millions de roumains, les riches un petit groupe de parvenus du pouvoir » (Antonescu, le 14 novembre 2009) ; « Beaucoup de paroles, mais très peu de faits » (Antonescu, le 20 novembre 2009) ; « Mon opposant a cette qualité extraordinaire de parler de n'importe quoi, sans savoir vraiment de quoi s'agit-il » (Johannis, le 12 novembre 2014). On identifie dans ces séquences l'action de l'*antithèse*. Elle met devant le récepteur une *connaissance par contraste* d'un fait, d'un trait, d'un comportement. Parfois, les candidats utilisent l'*oxymore* (unifier dans une phrase des idées opposées) : « Les journalistes, ces amis incommodes » (Antonescu, le 20 novembre 2009) ; « Je serai coupable pour être heureux M. Johannis » (Ponta, le 11 novembre 2014). Cette *unification des contraires attire rapidement l'attention* du récepteur par son insolite communicationnel (normalement, l'amitié est associée à une certaine commodité, la culpabilité à un certain malheur). On arrive enfin à la figure-modèle de cette classe : la *métaphore* : « La Roumanie a perdu sa boussole morale » (Geoana, le 20 novembre 2009) ; « Un président doit être accompagné par les gens qui peuvent affronter les requins de l'économie » (Basescu, le 3 décembre 2009) ; « La Roumanie doit être un pays où tout le monde a un travail, où chaque roumain a un revenu décent, où personne n'est le mendiant de l'État, où chacun a la liberté de choisir » (Johannis, le 12 novembre 2014). Cette figure bien connue a une influence significative sur récepteur parce que ce dernier est mis en situation de *découvrir l'énigme* qui est cachée derrière une comparaison elliptique. C'est un acte d'intellection qui parcourt plusieurs étapes jusqu'à sa finalité bénéfique (Paulhan 1977, 269-322 ; Meyer 1993, 102-105).

Enfin, il y a quelques *figures référentielles* d'effet qui peuplent ces débats. Ces figures *modifient la réalité* à laquelle envoie le sens de l'expression. Une première c'est l'*hyperbole* (agrandir une réalité par l'intermédiaire d'une exagération) : « Nous sommes les victimes du plus grand mensonge qui s'est dit dans nos campagnes électorales ; il s'agit de l'application de la loi de la croissance des salaires avec 50% » (Antonescu, le 14 novembre 2009) ; « L'histoire des dernières 20 années c'est l'histoire des réformes échouées » (Antonescu, le 20 novembre 2009) ; « La Roumanie est le plus corrompu pays après 5 ans de mandat Basescu » (Geoana, le 3 décembre 2009) ; « Nous sommes devant le désastre laissé par Boc, Predoiu, Videanu » (Ponta, le 12 novembre 2014). Une place à part y est détenue par l'*ironie*. Une procédure rhétorique qui a bénéficié d'une attention spéciale (Jankélévitch 1936), l'ironie reste très pénétrante du point de vue de sa force de séduction grâce au fait qu'elle invite le récepteur à comprendre exactement le contraire de ce que l'expression dit directement. Des illustrations : « Depuis 20 ans vous ne faites autre chose que d'inaugurations » (Antonescu, le 20 novembre 2009) ; « Mon parti a proposé M. Johannis comme premier-ministre. À cette occasion, M. Johannis n'a pas été déshonoré » (Ponta, le 11 novembre 2014). Enfin, on rencontre des *paradoxes* dans les interventions des candidats : « Vous dites beaucoup de choses, mais elles restent seulement des paroles » (Johannis, le 11 novembre 2014) ; « Un journaliste ayant un bon l'esprit d'observation a dit aujourd'hui que, si M. Johannis va gagner les élections, il est obligé à me nommer premier-ministre pour accomplir son programme » (Ponta, le 11 novembre 2014).

6. L'hostilité et la déstabilisation de l'opposant

On sait très bien, la lutte politique ne fait pas économie de moyens, soit qu'ils sont moraux ou immoraux. L'un de ces derniers c'est *l'utilisation de l'hostilité pour déstabiliser l'adversaire*. Les paroles de Badiou sont concluantes en ce qui concerne la nature des relations entre les adversaires :

Eh bien, finalement, je plaide coupable. J'utilise en effet sans remords les « *métaphores zoologiques* ». Ce qui caractérise la politique, même si le capitalo-parlementarisme pousse sa domination jusqu'à vouloir nous le faire oublier, c'est qu'il y a des ennemis. Et pourquoi diable, si ce sont de vrais ennemis, me serait-il interdit de les injurier ? De le comparer à des vautours, à des chacals, à des butors, à des linottes sans tête, et même à des rats, à des vipères, lubriques ou pas, voire à des hyènes, dactylographes ou pas ? (Badiou 2008)

À notre opinion, l'hostilité a une présence plus ou moins visible dans tous les débats publics (Salavastru 2017, 337-350). Presque tous les grands hommes politiques font appel, dans leurs disputes avec les adversaires, à telles procédures. Aux dernières élections des États-Unis, le président

Donald Trump a été, incontestablement, le champion de l'utilisation de l'hostilité comme arme politique. Et l'action lui a réussi ! Charlotte Jørgensena proposé un petit inventaire des procédures qui induisent l'hostilité comme moyen de pression sur l'opposant (1998, 433-434). Nous avons complété sa contribution (Salavastru 2017, 340).

Passons à nos acteurs des débats présidentiels pour voir comment sont-ils placés du point de vue de l'utilisation de l'hostilité. Les *attaques à la personne* occupent une place importante. Quelques exemples : « Je suis bon, je suis un adepte de la justice, je ne suis pas un homme de la discorde et un homme du scandale » (Antonescu, attaque à la personne de Basescu connu par les nombreux scandales politiques qu'il a déclenchés ; le 20 novembre 2009) ; « Malheureusement, votre slogan “La Roumanie du bon sens” semble ne pas vous caractériser » (Geoana, attaque à la personne de son opposant Antonescu ; le 20 novembre 2009) ; « Est-ce que vous êtes clarifié en ce qui concernera retraite de votre belle-mère ? » (Ponta, attaque à la personne de Johannis ; le 11 novembre 2014) ; « Une personne qui a copié sa thèse de doctorat c'est l'auteur d'un plagiat » (Johannis, attaque à son contre-candidat Ponta qui a eu des problèmes avec sa thèse de doctorat : le 12 novembre 2014). Toutes ces invocations : « homme du scandale », « homme dépourvu de bons sens », « la retraite de la belle-mère », « l'auteur du plagiat » constituent des aspects personnels des incriminés qui n'ont pas un lien direct avec les problèmes du débat. Elles sont, donc, des attaques à la personne. Il est facile à constater que ces *évoations détruisent totalement une atmosphère minimale de cordialité et peut-être d'élégance* qui doit caractériser de tels débats. Elles irritent les esprits de ceux qui sont visés. D'autre part, elles ouvrent largement la voie de l'installation d'une atmosphère d'hostilité. La déstabilisation en est évidente : un participant attaqué d'une telle façon va hésiter à avancer des points de vue, d'attaquer les points de vue présentés par les autres, il va être réticent par rapport aux questions. Or, ses opposants attendent exactement une telle attitude.

Les *questions hostiles* accompagnent le plus souvent l'attaque à la personne : « Combien de conseillers présidentiels avez-vous engagé pendant votre mandat ? » (question tendancieuse adressée par le candidat Antonescu au candidat Basescu, le 14 novembre 2009) ; « Pouvez-vous nous dire quel est le salaire de votre beau-frère engagé à une entreprise d'État ? » (question posée par Antonescu à Geoana, le 20 novembre 2009 ; une question tendancieuse) ; « Qu'avez-vous fait pendant tous les cinq ans de votre mandat ? » (question tendancieuse adressée par Geoana au candidat Basescu, le 3 décembre 2009). Ces questions, qui sont dans leur majorité des interrogations rhétoriques, mettent en évidence des opinions bien fixées de leurs porteurs, fait qui irrite, sans doute, le destinataire et lui induit un état d'hostilité.

Ni les *interruptions* ne sont évitées parce qu'elles représentent une modalité d'importuner l'interlocuteur :

Klaus Johannis : Je veux faire une remarque importante. Dans la Commission pour la révision de la Constitution on a discuté sur la nécessité d'adoption du vote électronique et par correspondance. Votre parti, M. Ponta, s'est positionné contre ce type de vote.

Victor Ponta : Qui vous a dit cette chose ? Vous n'êtes pas parlementaire, donc vous n'avez pas participé à cette discussion !

Klaus Johannis : M. Ponta, voulez-vous ne plus m'interrompre?

C'est lui, le candidat Klaus Johannis qui ne se sent pas confortable dans les conditions de ces interruptions permanentes. D'ailleurs, certains chercheurs ont montré que les interruptions introduisent un vrai « dysfonctionnement interactionnel » entre les participants à l'interaction communicationnelle (Sandré 2009, 69-81). Elles sont perçues comme « une offense conversationnelle » à l'adresse de celui qui est interrompu (Kerbrat-Orecchioni 1990, 176 ; Cf. Sandré 2009, 69)⁴.

Quant aux *éléments para verbaux ou non verbaux* (tonalité de la voix, gestes, posture, etc.) qui génèrent l'hostilité, la visualisation de ces débats nous dévoile, par exemple, une *tonalité stridente* qui intervient périodiquement lors de toutes les confrontations du candidat Basescu. Par cela, le candidat veut donner l'impression de dureté par rapport à ses opposants, il veut montrer qu'il détient le contrôle de la situation. La posture de Président en fonction l'aide en ce sens. Certaines *gestes illustratifs* (des gestes qui ont la fonction d'indiquer un objet, une situation) (Descamps 1989, 168-172), par exemple le doigt orienté vers l'adversaire (au candidat Geoana) ou le regard qui fixe un interlocuteur (au candidat Basescu) constituent des moyens d'irriter l'opposant, en tout cas, de le sortir de son « état de bien » et de le mettre en garde sur les éventuelles actions mauvaises qui peuvent venir. Les ressources d'hostilité des *gestes régulateurs* (les gestes qui régulent les relations entre les interlocuteurs d'un débat) sont utilisées pour accomplir des buts divers : par exemple, la paume orientée vers l'opposant vise une interruption (le candidat Ponta), le regard qui évite l'interlocuteur vise lui montrer l'indifférence ou même le défi (le candidat Johannis). Ces intentions communicationnelles ne sont pas de nature à assurer un climat de bonne volonté maistout au contraire !

Enfin, le *bombardement de l'adversaire par une agglomération inutile de preuves* est également de nature à déranger tous les autres participants à cause du fait qu'il est perçu comme une action de minimiser et de léser la personnalité et la dignité intellectuelle de ces derniers. À quoi sert cette agglomération si les interlocuteurs ont consenti leur adhésion à la thèse ?

Voyons la séquence ci-dessous (le débat du 14 novembre 2009) :

Traian Basescu : Je suis un politicien qui a eu le courage de venir devant le Parlement et de dire : «Messieurs les parlementaires, vous devez vous réformer !». Je suis un politicien qui a eu le courage de soutenir que la presse doit être libre [...]. Je suis un politicien qui a su faire de son pays membre de l'Union

Européenne, le 1^{er} janvier 2007 [...]. Je suis un politicien qui a eu le courage de dire que le pays a besoin des militaires américains à notre frontière de l'Est [...]. Je suis un politicien qui, lorsque vous ne savez pas où est la Mer Noire, j'ai affirmé que la Mer Noire est une « zone stratégique », ce qui est confirmé par la conférence de l'OTAN déroulée à Bucarest. Je suis un politicien qui, lorsque vous êtes sortis en public en réclamant la retraite de nos troupes d'Irak, j'ai soutenu que la Roumanie doit avoir l'honneur et doit rester en Irak à côté des États-Unis et de nos alliés occidentaux jusqu'à la fin de la mission [...].

Si le récepteur voulait encore des arguments, alors certainement le candidat peut sans doute les multiplier, les amplifier, les diversifier ! C'est seulement lui qui puisse le faire. Et il le fait effectivement dans cette intervention et dans celle qui suit ! Que cette agglomération c'est inutile et irrite l'opposant c'est évident, vu la réplique de ce dernier : « M. Basescu, ma question n'a pas visé qui êtes-vous mais comment vous vous sentez ? »

Claire Oger identifie certaines « conditions de légitimation » pour ces formes de « violence symbolique » (Oger 2012). Par exemple, la *nature spéciale de l'intervention discursive* : si l'intervenant fait appel à un pamphlet ou à une satire, alors l'utilisation des expressions ou des gestes qui induisent une telle violence symbolique a une justification quelconque. Est-ce qu'on peut introduire dans cette catégorie certains aspects des débats présidentiels ? Et puis, ajoute l'auteur évoqué, la *nature spéciale de l'évènement* où se produit l'intervention discursive : les discours dans les moments cruciaux de l'histoire (guerre, révolution) laissent les portes largement ouvertes à de telles manifestations discursives d'hostilité.

7. En guise de conclusion : le spectacle des débats télévisés

Les débats télévisés de nos jours – et les débats présidentiels notamment – sont devenus un vrai spectacle. Le livre de Douglas Kellner *Media Spectacle* (2003) en est un témoignage pour notre affirmation générale et, également, pour celle qui vise les débats présidentiels (Kellner 2003, 160-178). On sait, le goût et l'attraction de l'homme pour le spectacle sont anciens. Friedrich Nietzsche a bien souligné cet aspect de la vie des anciens grecs dans la *Naissance de la tragédie* : « ... les Grecs connaissaient et ressentaient les terreurs et les horreurs de l'existence, mais pour supporter la vie il leur fallait les masquer derrière le mirage lumineux des Olympiens » (Nietzsche 1964, 28). La première thèse de l'ouvrage célèbre de Guy Debord, *La société du spectacle* (première édition : Buchet/Chastel, 1967) est significative dans ce sens :

Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.

(http://sami.is.free.fr/Oeuvres/debord_societe_spectacle_1.html ; consulté le 19 février 2018)

Ce sont les traces encore bien visibles de la *dimension ludique* de l'homme qui doit être impérativement satisfaite (Huizinga 1988). Même la visualisation de ces débats présidentiels déroulés dans l'espace télévisuel roumain montre une *préoccupation pour construire un spectacle communicationnel* : le placement des caméras, la sélection des cadres, le mouvement des personnages, les instantanées mises en relief, les premiers plans projetés.

Il y a, dans ces débats, une *tension du combat* qui met son empreinte sur tous les éléments de la construction discursive de chaque participant mais, en égale mesure, sur l'agencement d'ensemble d'un tel format d'émissions télévisées :

Ouf ! La tension retombe. Durant tout le débat, Michèle Cotta comme Elie Vannier (les modérateurs du débat présidentiel le 28 avril 1998) ont été frappés par la fureur de Mitterrand et la nervosité palpable de Chirac. Ils ont, en tout cas, l'un comme l'autre, eu l'impression de vivre un grand moment de l'histoire politique de la V^e République. (Delporte 2012, 254)

C'est elle qui réclame la présence d'une pluralité de moyens d'influence d'ordre rationnel, d'ordre idéatique, d'ordre expressif et d'ordre gestuel pour faire face avec succès à une telle provocation. Une vraie « hyper-politique » (Salazar 2009) qui “se fait” à la télévision et que la télévision promeut avec toute la force et tous les moyens.

Notre proposition d'un *modèle intégratif de la performance discursive* comme grille de lecture pour un corpus de débats présidentiels télévisés déroulés en Roumanie pendant des deux campagnes présidentielles (novembre 2009 et novembre 2014) voudrait tenir compte de cette *dimension spectaculaire* des confrontations visualisées qui réclame, par sa nature, la *diversité des composantes d'un dispositif d'influence* sur le grand public. Ce modèle peut cacher sous son parapluie explicatif beaucoup d'aspects intéressants qui ont constitué des instruments utilisés par les hommes politiques roumains pour accomplir leur finalité et pour arriver aux résultats désirables.

La télévision leur a *accordé cette opportunité*. Ce qu'ils ont fait sur le plateau tient seulement de leurs habilités, de leurs aptitudes, de leur encyclopédisme cognitif, de leur capacité d'argumenter, de leur présence d'esprit. En dernière instance, il s'agit de leur possibilité de valoriser au maximum les ressources de la personnalité. Lisons Breton et Proulx : « Dans nos sociétés libérales, le pouvoir est maintenant légitimité par l'éloquence médiatique : l'aptitude à communiquer par les médias devient la condition *sine qua non* pour réussir en politique » (Breton et Proulx 1993, 131-132). Cela parce que, comme suggère Bourdieu, la télévision est l'espace où est valable en plus grande mesure la formule de Berkeley : « Être c'est être perçu ». Les exégètes parlent d'une vraie « télé-réalité » qui double la réalité et qui est un « miroir » où regardent les téléspectateurs captifs pour découvrir... la réalité ! (Wolton 2005, 61-64)⁵ :

La caméra produit le réel. [...]. La grand-messe du journal télévisé *construit* le monde, intègre l'événement dans un dispositif imaginaire dont le metteur en scène [...] règle la dramaturgie : distribution de la parole, légitimation du discours adressé au spectateur, exhibition du collectif d'énonciation. (Helbo 2006, 115)

L'homme politique s'attache avec tout son cœur, aussi que ses téléspectateurs, à cette télé-réalité parce qu'il en dépend en grande mesure !

Notes

¹ Les transcriptions des débats présidentiels sont en roumain. La traduction en français nous appartient. Nous avons fait tous les efforts pour rendre de manière très exacte les sens des expressions afin de ne pas altérer l'intention communicative des interlocuteurs.

² L'idée de ce dernier critère nous a été suggérée par l'essai de systématisation des sophismes proposé par Jerry Cederblom et David W. Paulsen (199, 133-166).

³ Figure emblématique de l'orthodoxie traditionnelle, évêque de Constantinople, beaucoup évoqué dans les écrits et dans les sermons des prêtres pour ses homélies éclatantes qui ont charmé les fidèles.

⁴ Marion Sandré procède à une analyse du rôle des interruptions entre candidats aux élections présidentielles (Ségolène Royal et Nicolas Sarkozy) dans le débat organisé le 2 mai 2007. Nous y voulons donner seulement quelques chiffres qui mettent en évidence la présence d'un tel instrument de pression sur l'adversaire : sur deux heures et quarante minutes se sont enregistrés 313 interruptions (une interruption toutes les trente secondes !). Ségolène Royal mène pour ce qui est des interruptions (148 interruptions, c'est-à-dire 35% de ses interventions sont des interruptions de l'interlocuteur) mais Nicolas Sarkozy n'est, lui non plus, très loin (132 interruptions, c'est-à-dire 30% de ses interventions discursives) (Sandré 2009, 71 ; Salavastru 2017, 341).

⁵ Le numéro 1/2010 de la revue *Télévision*, qui paraît sous la direction de François Jost, propose un dossier qui vise même cette relation intéressante entre télévision et réalité. François Jost remarque : « L'une des thèses du système conceptuel que j'élabore depuis une quinzaine d'années pour analyser la télévision est que tous les genres télévisuels peuvent être interprétés en fonction de trois mondes : le monde réel, le monde fictif et le monde ludique » (Jost 2010, 15-30 ; la citation à la page 15).

References

- Badiou, Alain. 2008. "Tout antisarkozyste est-il un chien ?" *Le Monde*. 24 juillet, 2008. [En ligne]. Mis à jour le 24.07.2008 à 12h07. Consulté le 8 mars 2017. http://www.lemonde.fr/idees/article/2008/07/24alain-badiou-tout-sarkozyste-est-il-un-chien_1076627_3232.html.
- Barbet, Denis et Damon Mayaffre (eds.). 2009. « 2007. Débats pour Élysée ». *Mots. Les langages du politique*. N° 89, mars 2009.
- Blackburn, Pierre. 1994. *Logique de l'argumentation*. Saint-Laurent (Québec) : Éditions du Renouveau Pédagogique Inc.
- Bonhomme, Marc. 1998. *Les figures clés du discours*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bouquiaux, Laurence et Bruno Leclercq. 2009. *Logique formelle et argumentation*. Bruxelles : Éditions De Boeck Université.
- Breton, Philippe. 2008. *Convaincre sans manipuler. Apprendre à argumenter*. Paris : Éditions La Découverte.

- Breton, Philippe et Serge Proulx. 1993. *L'explosion de la communication*. Paris-Montréal : La Découverte/Boréal.
- Brinton, Alan. 1995. "The *Ad Hominem*". In: Hans V. Hansen et Robert C. Pinto (eds.). *Fallacies. Classical and Contemporary Readings*. Pennsylvania: The Pennsylvania State University Press, 213-222.
- Cederblom, Jerry et David W. Paulsen. 1991. *Critical Reasoning. Understanding and Criticizing Arguments and Theories*, Belmont, California: Wadsworth Publishing Company.
- Cicéron, Marcus Tullius. 1938. *Libre I*. Paris : Société d'Édition « Les belles Lettres ».
- Debord, Guy. 1967. *La société du spectacle*. Paris : Buchet/Chastel. Récupéré de : http://sami.is.free.fr/Oeuvres/debord_societe_spectacle_1.html
- Delporte, Christian (présentés par). 2012. *Les grands débats politiques*. Paris : Champs classiques, Flammarion-INA Éditions.
- Descamps, Marc-Alain. 1989. *Le langage du corps et la communication corporelle*. Paris : PUF.
- Eemeren, Frans et Rob Grootendorst. 1996. *La nouvelle dialectique*. Paris : Éditions Kimé.
- Gauthier, Gilles. 1995. "L'argumentation périphérique dans la communication politique. Le cas de l'argument *ad hominem*". *Argumentation et rhétorique* (II). Hermès 16: Cognition, Communication, Politique. Paris : CNRS Éditions, 167-185.
- Gingras, Anne-Marie. 1995. "L'argumentation dans les débats télévisés entre candidats à la présidence américaine". *Argumentation et rhétorique* (II), Hermès 16 : Cognition, Communication, Politique. Paris : CNRS Éditions, 187-200.
- Govier, Trudy. 1985. *A Practical Study of Argument*. Belmont, California : Wadsworth Publishing Company.
- Helbo, André. 2006. *Signes du spectacle. Des arts vivants aux médias*. Bruxelles : Presses Interuniversitaires Européennes-Peter Lang S.A.
- Huizinga, Johan. 1988. *Homo ludens : essai sur la fonction sociale du jeu*. Paris : Gallimard.
- Jankélévitch, Vladimir. 1936. *L'ironie*. Paris : Librairie Félix Alcan.
- Jørgensen, Charlotte. 1998. "Public Debate – An Act of Hostility ?". *Argumentation*, Volume 12, No. 4. Dordrecht / The Netherlands : Kluwer Academic Publishers, 431-443.
- Jost, François. 2010. "Que signifie parler de 'réalité' pour la télévision ?". *Télévision*. N° 1, 2010. "Télévision et réalité" (sous la direction de François Jost). Paris : CNRS Éditions, pp. 15-30.
- Kahane, Howard. 1976. *Logic and Contemporary Rhetoric. The Use of Reason in Everyday Life*. Belmont, California : Wadsworth Publishing Company, Inc..
- Kellner, Douglas. 2003. *Media Spectacle*. London and New York : Routledge.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1990. *Les interactions verbales*. t. I. Paris : Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 2017. *Les débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre*. Paris : L'Harmattan.
- Oger, Claire. 2012. "La conflictualité en discours : le recours à l'injure dans les arènes publiques". *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 8, 2012. Mis en ligne le 15 avril 2012. Consulté le 07 mars 2017. <http://aad.revues.org/1297>.
- Oléron, Pierre. 1983. *L'argumentation*. Paris : PUF.
- Meyer, Michel. 1993. *La structure de la figuralité*. In : Michel Meyer. *Questions de rhétorique: langage, raison et séduction*. Paris : Librairie Générale Française.
- Nietzsche, Friedrich. 1964. *La naissance de la tragédie*. Paris : Denoël / Gothier.
- Nolt, John E. 1983. *Informal Logic. Possible Worlds and Imagination*. New York : McGraw-Hill Book Company.
- Quintilien, Marcus Fabius (1975-1980). *Institution oratoire*. Paris : Société d'Édition « Les Belles Lettres ».
- Paulhan, Jean. 1977. *Traité des Figures ou La Rhétorique décryptée*. In : Du Marsais. *Traité des Tropes*. Paris : Le Nouveau Commerce.

- Romilly, Jacqueline de. 1988. *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*. Paris : Éditions de Fallois.
- Salazar, Philippe-Joseph. 2009. *L'hyperpolitique, une passion française : technologies rhétoriques de la domination*. Paris : Klincksieck.
- Salavastru, Constantin. 1996. *Rationalité et discours – perspectives logiques et sémiotiques sur la rhétorique* (en roumain). București : EDP.
- Salavastru, Constantin. 2011. *Argumentation et débats publics*. Paris : PUF.
- Salavastru, Constantin. 2013. *Cinq études sur la rhétorique cicéronienne*. Paris : Éditions L'Harmattan.
- Salavastru, Constantin. 2015. “Essai sur une stratégie d'argumentation dans le discours public : *ad hominem*”. *Argumentum Journal of Discursive Logic, Argumentation Theory and Rhetoric*, 13(2), 26-45.
- Salavastru, Constantin. 2017. “Argumentation et hostilité”. *Revue roumaine de philosophie* 61(2). București, 337-350.
- Sandré, Marion. 2009. “Analyse d'un dysfonctionnement interactionnel – l'interruption – dans le débat de l'entre-deux-tours de l'élection présidentielle de 2007”. *Mots. Les langages du politique*. No. 89 mars 2009 : « 2007. Débats pour l'Élysée », dossier coordonné par Denis Barbet et Damon Mayaffre, 69-81.
- Tindale, Christopher W. 1999. *Acts of Arguing. A Rhetorical Model of Argument*. Albany: State University of New York Press.
- Wolton, Dominique. 2005. *Sauver la communication*. Paris: Éditions Flammarion.
- Woods, John et Douglas Walton. 1992. *Critique de l'argumentation. Logique des sophismes ordinaires*. Paris : Kimé.